

Intervention de Jean-Pierre Dupuy pour la remise de la légion d'honneur à André Orléan, à l'EHESS, le 4 octobre 2017 :

Mon cher André,

Nous nous sommes connus en 1982 – cela fait 35 ans. Les circonstances étaient singulières. Tu venais de publier un grand livre avec Michel Aglietta, *La Violence de la monnaie*. Avec mon comparse Paul Dumouchel, philosophe canadien qui à cette époque vivait en France, nous avons publié en 1979 *L'Enfer des choses*. Le sous-titre était plus explicite : *René Girard et la logique de l'économie*. Ce livre se voulait en effet une mise à l'épreuve de la théorie du désir mimétique de Girard ainsi que de son anthropologie de la violence et du sacré confrontées aux mécanismes de l'économie. Mais on pouvait en dire autant du livre que tu venais d'écrire avec Michel Aglietta. Certes, votre livre était un livre d'économistes, le nôtre un livre de philosophes, mais la singularité de leur objet – la théorie de Girard était encore peu connue en France à l'époque – ne pouvait que donner envie de les rapprocher.

Ce rapprochement alla si loin que quand je t'offris la possibilité de rejoindre le centre de recherches philosophiques et épistémologiques que je venais de créer à l'Ecole Polytechnique, le CREA, tu acceptas aussitôt. Et pourtant tu prenais des risques. Tu étais un jeune économiste, tu avais ta carrière devant toi : qu'allais donc tu faire dans cette galère, où l'on trouvait des philosophes, évidemment, mais aussi des anthropologues, des politologues, des mathématiciens, des biologistes, des neurophysiologistes et des chercheurs qui importaient en France ce regroupement de disciplines qu'on n'appelait pas encore les sciences cognitives ? Tu étais au départ le seul économiste de l'équipe.

Cet acte de courage, ou de folie, selon le point de vue qu'on prend, te dépeint tout entier. Tu es un modèle de modestie voire d'humilité, mais c'est l'humilité des forts. Car tu sais ce que tu veux, et tu l'obtiens en général, et surtout ce que tu ne veux pas, et tu deviens têtu comme un âne quand on cherche à te l'imposer.

Une des choses que j'admire chez toi, c'est que tu es resté fidèle à la discipline que tu avais choisie, l'économie, alors que plus qu'un autre sans doute tu étais sensible à ce qu'il y a d'*idiotie* en elle, une idiotie doublée le plus souvent de ce que ton ami, et le mien, Olivier Favereau, a appelé l'arrogance. Je précise que je prends le mot « idiotie » dans son sens étymologique de « propre », « spécial », c'est-à-dire de si particulier à une personne, un groupe, une profession, une « spécialité » que ce qu'ils pensent et disent apparaîtrait comme au mieux dépourvu de sens, au pire obscène, si c'était pensé ou dit partout ailleurs. Car enfin, on peut avoir le prix Nobel de la discipline en soutenant que « puisque le mariage est presque toujours un acte volontaire des mariés, la théorie de la maximisation d'un système de préférences trouve tout à fait à s'appliquer. On peut donc supposer que les personnes qui se marient espèrent élever leur niveau d'utilité au-dessus de ce qu'il serait s'ils restaient célibataires. » On peut devenir professeur au Collège de France en écrivant quelque chose comme : « La santé est un aspect essentiel du capital humain (des gens en mauvaise santé ne peuvent pas être productifs ou inventifs). Cette remarque n'est pas anodine : elle implique en

particulier qu'il ne faut pas concevoir un hôpital comme devant être rentable par lui-même. L'hôpital doit au contraire être conçu comme faisant partie d'un dispositif d'ensemble destiné à maximiser le potentiel de croissance du pays tout entier. »

Je ne veux pas être méchant, mais je me demande néanmoins si, pour devenir un économiste, il faut n'avoir aucune expérience des choses de la vie, de la vie amoureuse en particulier, ou de la souffrance, cette part irréductible de toute vie, ni n'avoir jamais lu de romans ou vu de films. Au CREA, nous avons beaucoup évoqué Benjamin Constant, l'un des fondateurs de la philosophie politique libérale mais aussi l'un des plus grands noms du romantisme français. Dans *Adolphe*, son roman le plus célèbre, il met en scène un triste héros, qui prend plus ou moins au hasard une maîtresse parce qu'il s'ennuie et pour faire comme ses compagnons de régiment, et qui découvre, parce qu'il est constamment dans la réflexivité, qu'il n'y a pas de différence fondamentale entre se forcer à aimer, faire semblant qu'on aime, se convaincre qu'on aime, et aimer tout court, et, finalement, cesser d'aimer. Or c'est sur ce constat que l'homme moderne ne sait fondamentalement pas ce qu'il veut que Constant bâtit une philosophie et une science politiques contre Jean-Jacques Rousseau. Comment pourrait-on édifier la Cité humaine sur une prétendue volonté générale, demande-t-il, alors que les individus qui la composent n'ont pas de volonté déterminée ?

Par contraste, la théorie économique repose sur une psychologie et une anthropologie débilés. J'ai pris l'exemple de Constant pour dire que cette forme de débilité est bien plus profonde que la manifestation d'une idéologie, qu'elle soit de droite ou de gauche. Tu es un homme de gauche convaincu, Constant fut l'un des pères du libéralisme, mais cela n'a rien à voir. J'ai tenté de montrer ailleurs que l'idiotie économique était le reflet d'un vide anthropologique sidéral et que son empire pouvait s'expliquer par la nécessité de le combler.

L'indétermination du désir et des croyances est à la base de toute ta réflexion. J'ai mentionné en commençant ta rencontre avec la pensée de Girard. C'est elle qui t'a fait voir comment l'imitation généralisée, et plus spécialement, l'imitation mutuelle des croyances et des désirs, permettait de sortir de l'indétermination. Nous avons beaucoup abusé, toi et moi, de la blague des deux professeurs distraits qui, se rendant ensemble en un lieu déterminé mais ne sachant ni l'un ni l'autre ni ce qu'il est ni a fortiori quel chemin prendre, mais croyant que l'autre sait, engendrent une trajectoire dotée d'une certaine stabilité jusqu'à ce que le pot aux roses soit découvert. Cela nous est arrivé d'ailleurs plusieurs fois. Tout le monde connaît ici je suppose ta lecture brillante du chapitre 12 de la *Théorie générale* de Keynes qui traite le marché sur le mode de la foule et la façon dont tu l'as rapproché du concept de point focal chez Schelling et du concept de convention chez David K. Lewis. Tout cela fait aujourd'hui partie de l'histoire.

De là nous passons logiquement à l'économie des conventions, dont il a déjà été beaucoup question ici, et dont tu as été le point de départ au CREA avec Olivier Favereau, Laurent Thévenot, Bénédicte Reynaud, le regretté François Eymard-Duvernay, bientôt suivis par un nombre croissant de jeunes économistes. Je vois ainsi le fil qui relie cette invention théorique majeure à ce que j'ai dit précédemment au sujet de ton intuition de départ sur l'indétermination des croyances et des désirs. Le paradigme de la rationalité est

essentiellement incomplet. Livré à lui-même il tourne à vide et n'engendre que des tautologies. Sans le secours d'objets collectifs irréductibles à la rationalité individuelle, comme les conventions au sens de David K. Lewis, les interactions entre acteurs individuels rationnels seraient incapables de produire à elles seules une réalité déterminée.

L'un de ces objets – je devrais peut-être dire comme les structuralistes français, un quasi-objet – est la monnaie. Seul ou en collaboration, en particulier avec Michel Aglietta, tu lui as consacré des réflexions et des ouvrages admirables. J'ai cité le premier, *La Violence de la monnaie*, mais beaucoup d'autres ont suivi. A ce sujet, je dirai simplement ceci, qui montre comment la question du rapport à l'argent suffit à réduire à peu de choses ce que l'économie orthodoxe pense du rapport aux objets en général. Posséder de l'argent, c'est réussir à posséder (virtuellement) tout ce que les autres possèdent et que je désire, tout en ne possédant (réellement) rien, sinon l'incarnation matérielle, sans valeur intrinsèque, d'un signe qui, lui, ne se peut posséder, puisqu'il renvoie à une transcendance (celle du collectif par rapport à ses éléments individuels). *La possession de l'argent, c'est le comble du désir de possession se manifestant sous la forme du renoncement à la possession. C'est le comble du désir mimétique selon Girard mais, pour un économiste, comme tu l'as bien vu, cela se trouve déjà chez Keynes, en particulier dans les quelques pages qu'il écrivit en 1925 sous le titre « Philosophical pages on the love of money. »* Ces pages sont une radicale condamnation du capitalisme en ce qu'il repose sur ce *love of money*, Keynes allant même jusqu'à citer Timothée 1 : « L'amour de l'argent est la source de tous les maux. »

J'en viens à ton *opus magnum*, récompensé par des prix prestigieux, dont les droits furent aussitôt que paru immédiatement achetés par The MIT Press, ton chef d'œuvre à ce jour, mais je suis certain que tu le surpasseras dans tes ouvrages à venir : *L'Empire de la valeur*. Ce livre est incroyablement ambitieux puisqu'il propose une nouvelle théorie de la valeur, distincte tant de l'économie classique (Smith, Ricardo, Marx) que de l'économie néoclassique. J'en retiens cette seule idée (j'ai déjà trop parlé), qui me paraît géniale car elle dépasse largement le champ de la seule économie, puisqu'il s'agit du rapport au temps. La valeur a toujours été rapportée à quelque chose qui relève du passé : le travail contenu dans la chose, son utilité pour le sujet. Tu vois, toi, la valeur comme une *trace de l'avenir*. Du coup, elle a cette propriété qui est celle de l'avenir, à savoir l'indétermination. Je vois ici des résonances très fortes avec ce que j'ai appelé la métaphysique du temps du projet.

Relisant ces lignes, je perçois une unité profonde dans ta pensée, que l'on peut résumer par le mot : indétermination. Les rapports humains sont fondamentalement indéterminés et s'ils le restaient, toute vie collective, y compris chez un couple, serait impossible ou mènerait à la violence. Et tu vois la société, et l'économie en particulier, comme un ensemble de dispositifs destinés à produire du déterminé au sein de cette indétermination originaire. Cette simple idée suffit à faire de l'ensemble de tes travaux une œuvre et je te souhaite de la continuer tant que la Nature, Dieu ou la Providence te donneront les forces pour le faire.

Jean-Pierre Dupuy